



Francesco Della Casa: «Dans tous les domaines de la vie, nous devons cesser de penser le splendide isolement.»
«Wir müssen vom Gedanken einer *Splendid Isolation* in allen Lebensbereichen wegkommen», meint Francesco Della Casa.

INTERVIEW AVEC FRANCESCO DELLA CASA

«Il faut réapprendre à cohabiter»

Selon l'architecte cantonal de Genève, l'urbanisme occidental est le résultat d'une volonté d'isolement. Un luxe qui n'est plus possible aujourd'hui, sachant que le territoire n'est pas une ressource inépuisable. Des villes très denses comme Rome, Cordoue ou Damas nous montrent l'exemple de l'art de la cohabitation.

Comment faire comprendre la nécessité de la densification, de surcroît avec qualité?

Je préfère parler de cohabitation que de densification. Car la densification a forcément une connotation quantitative: on augmente, on intensifie. Par la cohabitation, on fait voisiner des activités, des gens, des cultures différentes, et là on est sur le plan qualitatif. C'est l'idée de rapprocher les choses qu'on avait éloignées. Il en résulte une densification par la force des choses.

Je pense qu'un des problèmes de notre société d'après-guerre, c'est qu'on a fui le voisinage avec des répercussions sur l'urbanisme. Le zonage, c'est l'acte de dissocier, avec cette fausse idée que le territoire est une ressource inépuisable. Quand on veut s'isoler de son voisin et qu'on implante sa maison avec une haie de thuya ou une barrière pour être le plus à distance possible de lui, c'est un peu une métaphore de la manière de penser la ville.

Dans quel sens?

En mettant l'industrie à distance, par exemple. De la même manière qu'on a décidé de périmètres de protection pour le patrimoine. Je trouve cela absurde. C'est typique de la pensée zone villa. Je ne vois pas le problème de faire voisiner un bâtiment historique avec un bâtiment contemporain. Au contraire. Toute la question réside dans l'art de cohabiter. Des villes patrimoniales comme Rome, Cordoue ou Damas, avec de très fortes densités et mixités, maîtrisaient l'art de cohabiter. Le problème, c'est que nous avons perdu cet art. Et ce n'est pas en isolant chacun des éléments qu'on va y arriver.

Peut-on vraiment tout faire cohabiter, l'habitat avec les zones industrielles, par exemple?

Parfaitement. On peut y trouver des qualités. Il y a des gens qui recherchent cette proximité. Simplement parce que les temps sont différents. Une zone industrielle peut être totalement inactive la nuit, au moment où le logement est occupé et, inversement, active lorsqu'on quitte l'appartement pour la journée. Cela demande de régler les choses finement. Il existe des activités où la proximité est intéressante et peut donner une identité à un quartier.

Comment percevez-vous, à Genève, le débat sur les surélévations, une des solutions prônées pour densifier la ville?

L'erreur, c'est de croire que c'est la panacée. L'autre erreur est de penser que c'est intouchable. La surélévation est le problème architectural le plus complexe qui soit parce qu'on modifie les rapports de composition d'un volume et qu'on intervient dans une autre temporalité. Une tâche à confier aux meilleurs architectes. Je déplore qu'à Genève le niveau du débat soit totalement à côté de l'enjeu. Genève a une tradition séculaire de la surélévation. Quand la ville avait des murs d'enceinte et qu'elle a accueilli les huguenots, on s'est serré et on a surélevé.

On critique beaucoup les zones villas pour le manque de densité. Présentent-elles un potentiel de densification?

Pas vraiment, car on les a mal commencées. Je prétend qu'il faut modifier les règlements, abolir l'interdiction de bâtir aux limites. En revanche, leur laisser la faculté de densifier. Construisez ce dont vous avez besoin d'entente avec vos voisins: le stöckli de la grand-mère, l'atelier du fils, etc.

Doit-on densifier les espaces interstitiels dans les centres urbains?

Non, je pense plutôt qu'il faut en faire des espaces publics de qualité. Lorsqu'on densifie, la notion d'espace public prend tout son sens. On a d'abord dit de l'espace public que c'est la distance entre le pied des immeubles. Moi je crois que c'est l'espace entre les bâtiments, c'est un volume qui va jusqu'au ciel. On doit soigner tout autant la cinquième façade, celle du toit. Malheureusement les progrès techniques font qu'on pose tout et n'importe quoi sur les toits, sans réfléchir à leur organisation spatiale.

Comme les panneaux solaires, par exemple.

Oui, tout à fait. On soigne les façades, mais pas les toitures. On veut être connecté au monde, or une antenne est une fenêtre sur le monde elle doit être traitée avec autant de soin qu'une fenêtre. C'est cela qui va rester de notre civilisation.

Dans quelle mesure le thème de la densification joue-t-il un rôle dans l'attribution du Prix Wakker?

C'est la manière d'articuler, de faire vivre ensemble le patrimoine et le contemporain. Le soin dans lequel a été pensé le territoire, dense ou pas, mais intense. Ce qui compte, c'est la qualité de l'intention. Le Prix Wakker, c'est la qualité et l'intensité avec lesquelles on fait cohabiter l'histoire, le présent et l'avenir.

Ce qui nous amène à la question de l'identité. Comment peut-on la préserver alors que l'urbanisation s'accélère?

L'identité, il faut la rechercher très profondément. Elle est liée à l'histoire, mais pas aux pierres. Je crois qu'il n'y a pas d'intelligence dans les pierres. L'identité est liée à la continuité d'une pensée. Les villes qui ont su maintenir une identité culturelle très forte, comme Genève, Bâle ou Berne, sont les plus intéressantes du point de vue du patrimoine. La même chose à plus petite échelle: des communes viticoles comme Fläsch (n.d.l.r.: Prix Wakker 2010), par exemple, ont su maintenir leur activité et continuer à la penser jusque dans la forme de leur bâti.

Quelle relation entretenez-vous avec le patrimoine?

J'ai commencé comme restaurateur de monuments historiques. Ce qui m'a prodigieusement agacé, c'était le fétichisme envers le patrimoine. On s'accapare un objet, on s'attribue l'œuvre d'un autre. Il ne faut jamais se mettre à la place d'un auteur, il faut rester en dialogue. La notion d'esthétique n'est pas un critère. J'ai fait les beaux-arts et donc je ne discute jamais d'esthétique, car c'est un a priori.

Comment objectiver alors la valeur du patrimoine?

C'est un témoignage, une archive, mais c'est aussi une fonction, une utilité qui doit continuer. On ne peut pas vider un objet de son sens. L'objet qui m'émeut le plus dans l'histoire du patrimoine c'est la mosquée de Cordoue. Parce qu'on a maintenu au fil des siècles son caractère sacré. On ne l'a jamais interrompu. On y retrouve les strates de toutes les époques, alors qu'on est intervenu dans les périodes historiques les plus brutales: le christia-

«Je pense que l'avenir est dans l'habitat individuel dense»

nisme a remplacé le polythéisme romain, a succédé ensuite l'islam, avant la reconquête chrétienne. Malgré tous ces motifs qui auraient pu entraîner une table rase, on a su respecter les traces du passé. C'est exemplaire.

Comment, selon vous, habiterons-nous demain?

Je pense que l'avenir est dans l'habitat individuel dense. Ce qui n'exclut pas qu'on ait son espace extérieur privé. Cet espace est de qualité lorsqu'il est entouré de son propre logement. C'est le type de la villa romaine, avec l'atrium au cœur de la maison. On est mal parti, mais on peut très bien reprendre cette idée du patio. Il existe un magnifique projet des architectes Graber et Pulver à Aarau (n.d.l.r.: lotissement Neuenhof Hårdli) qui reprend des typologies médiévales tout en jouant avec les échelles. Au-

jourd'hui, les progrès techniques font que les nuisances qui pouvaient être critiquées au Moyen-âge sont surmontées.

Le tissu médiéval dense revisité, c'est aussi Halen de l'Atelier 5.

Oui exactement. Il ne faut rien inventer, tout est là. Les architectes de l'Atelier 5 ont retenu les leçons du voyage en Orient de Le Corbusier. Il en est alors arrivé à la conclusion que l'urbanisme arabe a raison et l'urbanisme occidental a tort. Mais Halen n'était pas dans son époque parce qu'on ne supportait pas l'idée de la coopérative. Chacun voulait faire pour soi.

Comment s'explique ce besoin d'isolement?

Le splendide isolement, c'est un confort qu'on a pu se permettre. Un luxe qui n'existe pas dans les villes du tiers-monde. Là-bas, un individu est obligé de s'imaginer dans une solidarité qui peut être conflictuelle, mais il n'a pas le choix. Les trente glorieuses nous ont permis ce luxe. Or, on se trouve à la fin de cette période, car on se rend compte que le territoire est une chose finie. Dans tous les domaines de la vie, nous devons cesser de penser le splendide isolement. Il faut réapprendre à cohabiter. L'art d'articuler les choses, d'assembler les contraires et les semblables. Parce qu'on y trouve des synergies, des complémentarités.

C'est un discours assez différent de celui qu'on entend usuellement. Est-ce qu'il fait moins peur que celui de la densification?

Non, parce que la cohabitation n'est pas dans les mentalités. Parler avec son voisin, c'est quelque chose qu'il faut réapprendre. Ce n'est pas plus simple de parler de cohabitation que de densification, mais ça permet de mieux faire comprendre les choses.

Monique Keller, architecte dipl. EPFL, Patrimoine suisse

FRANCESCO DELLA CASA

Originaire du Tessin, Francesco Della Casa a commencé par étudier les beaux-arts. Parallèlement, pendant cinq ans, il a travaillé comme restaurateur de monuments historiques. Il étudie ensuite l'architecture à l'EPFL, obtient son diplôme d'architecte en 1993, ouvre son propre bureau en Valais et fait ses débuts journalistiques au *Journal de Genève*. Pendant quelques années, il travaille comme porte-parole de la Chambre genevoise immobilière et, en 1999, devient rédacteur en chef de la revue *Tracés* (bulletin technique de la SIA pour la Suisse romande). Après avoir été le commissaire de la manifestation Lausanne Jardins en 2004 et 2009, il occupe depuis mai 2011, à 49 ans, le poste d'architecte cantonal de Genève, resté vacant depuis 1996. Francesco Della Casa est membre de la Commission Wakker depuis 2010.